

Rage Against the Machine

Salman Rushdie, *Furie*. Traduit de l'anglais par Claro, Pion,
« Feux croisés », 294 p.

Stéphan Gibeault

Number 183, March–April 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17714ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gibeault, S. (2002). *Rage Against the Machine* / Salman Rushdie, *Furie*. Traduit de l'anglais par Claro, Pion, « Feux croisés », 294 p. *Spirale*, (183), 48–49.

RAGE AGAINST THE MACHINE

FURIE de Salman Rushdie

Traduit de l'anglais par Claro, Plon, « Feux croisés », 294 p.

En fait, les États-Unis en général sont un sujet tabou depuis des années, alors ne va pas croire que je n'ai pas tiqué quand t'as décidé de venir carrer ton cul dans le sein du Grand Satan en personne » [dit Rhinehart.] Solanka voulut répondre : *Oui, mais ce qui est injuste est injuste, et à cause de cette immense putain de puissance américaine, cette immense putain de séduction américaine, tous ces fumiers de politiciens s'en sortent.*

RECHERCHÉ POUR PROPHÉTIE :
Nom : Rushdie.
Prénom : Salman.
Date et lieu de naissance : 1947, Inde.
Élevé en Angleterre où il est arrivé en 1961, l'écrivain changera de refuge pas moins de trente fois, sous la protection de Scotland Yard, pendant les dix ans que durera la fatwa de mort décrétée contre lui par l'ayatollah Khomeiny en 1989.

Depuis 1999, le suspect vit à New York.

Dans la lignée des *Versets sataniques* (1988), du *Dernier soupir du Maure* (1995) et de *La terre sous ses pieds* (1999), Rushdie devait publier *Furie*, son huitième roman, le 11 septembre 2001...

American Psycho

« C'est ainsi que tout avait commencé : boum ! Les choses volaient en éclats. Le centre ne résistait pas. Mais la naissance de l'Univers était une métaphore illusoire. » De prime abord, parlons de l'objet, le livre. D'emblée, la page couverture du roman au titre à la couleur rouge sang évoque la venue des Furies de la mythologie grecque et semble prophétiser les événements du 11 septembre : brouillard et nuages menaçant d'éclater au-dessus de l'Empire State Building donnent un air d'apocalypse à la ville de New York. Naturellement, dans la conjoncture actuelle, celle de « l'après-attentat » du World Trade Center, les propos du roman de Rushdie prennent un tout autre sens. Rushdie prophète ? Je ne crois pas. Seulement, le regard lucide d'un indo-anglais, de surcroît romancier, sur l'Amérique ne ressort pas assez fréquemment au plan médiatique. Rushdie aurait-il écrit ce roman s'il n'habitait pas New York depuis quelques années ? Il m'est permis de croire que oui, car l'écrivain ne fait pas qu'évoquer le côté diabolique de New York mais aussi son côté attirant : la gloire, le pouvoir et la liberté qu'elle représente. Cette rage d'y accéder crée une obsession, voire une psychose collective

dans l'univers de *Furie*. À cet effet, considérant la furie comme une folie passagère poussant à des actes de violence, cette dernière sous-tend une révolution, le renversement d'un État, donc de certaines valeurs ou d'un système. Dans le cas du personnage principal de *Furie*, Malik Solanka, il s'agit, entre autres, d'une stagnation créatrice. Comme si cette lourdeur, ce poids incommensurable rattaché au passé, rappelant « le poids le plus lourd » nietzschéen, était celui-là même de l'Histoire. Le seul moyen d'évoluer réside donc dans un retour sur soi, dans une variation de ce qui a déjà été fait. Ainsi, ce principe



3 dans 4 (détail) de Numa, 1999

PGM

de stagnation (ou d'immobilisme), voire d'enfermement ou d'isolement, sera le leitmotiv premier, chez Malik, d'un excès de furie *a priori* incompréhensible. Afin de bien comprendre l'élément déclencheur du roman, précisons que le récit se situe pendant l'été 2000 : l'époque de la sortie du disque de J-Lo, de la campagne présidentielle américaine Bush-Gore (devenus, chez Rushdie, Bush-Trou et Gore-TEX, et le président sortant, Bite Clinton !), du petit Elian Gonzalez dont les Américains se sont servis pour faire une belle campagne contre les méchants Cubains, et ainsi de suite.

À ce moment précis, un homme tente d'oublier son passé — sa furie —, de fuir le présent (qui est en fait le passé du temps raconté), de recommencer sa vie : rage, oubli, fuite, variation. Voilà que le professeur Malik Solanka, alias

« Solly », après avoir abandonné son poste d'historien au King's College de Cambridge (UK) pour créer des poupées discutant philosophie dans le cadre d'une émission télévisée, quitte sans avertissement sa seconde femme ainsi que son fils de trois ans, Asmaan (qui signifie « ciel », « paradis » en ourdou). Pris soudain de cette incroyable furie, Malik se retrouve dans sa chambre, brandissant un couteau au-dessus de sa femme et de son enfant endormis. Fuyant ce geste fou, il quitte l'Angleterre pour s'établir à New York afin de repartir à zéro : « *Baptise-moi, Amérique, appelle-moi Buzz, Chip ou Spike. Immerge-moi dans l'amnésie et enveloppe-moi dans la puissante inconscience. [...] Fais que je ne sois plus un historien, mais un homme sans histoires. J'arracherai ma langue maternelle de ma gorge et parlerai ton anglais bâtard. Scanne-moi, numérise-moi, téléporte-moi. Si le passé est cette Terre vieille et malade, alors, Amérique, sois ma soucoupe volante. Emporte-moi jusqu'aux confins de l'espace.* » L'Amérique l'amènera loin, très loin au cœur de son tourbillon d'effervescences médiatiques, de son abolition des frontières entre la fiction et la réalité, de son *star system* outrageant ainsi que de son capitalisme à taux croissant. Avec *Furie*, Rushdie semble maintenant changer la dialectique « Est/Ouest » (Orient/Occident) pour une dialectique « Nord/Sud » (Angleterre/Amérique). Ainsi, lorsque Malik vend son âme au Diable, la face de ce dernier se fait plus précise : de l'Occident à l'Amérique pour finalement découvrir New York. Atteint d'un accès de rage meurtrière, tel le personnage de Stefan Zweig (« Amok ou le fou de Malaisie » in *Romans et nouvelles*, Ed. Le Livre de Poche, coll. « La Pochotèque », 1993) atteint d'amok, Malik décide de faire le vide par le trop-plein, trop-plein hautement assimilable à l'œuvre rushdienne, c'est-à-dire baroque, foisonnante et très satirique, il va sans dire. Cependant, malgré la très grande richesse du roman, les références aux personnalités populaires (ou *name-dropping*) deviennent rapidement vaudevillesques : Tom Cruise, Harrison Ford, Nicole Kidman, Al Pacino, les Beatles, Mariah Carrey, Madonna, Jerry Springer, Howard Stern, Oprah Winfrey, Tiger Woods, Gandhi, Robbe-Grillet, Stevenson, Yeats, BBC, Amazon, etc. Much ado about nothing ?

Enfin, si les noms deviennent des produits de consommation (comme c'est le cas dans *Christophe et son œuf* de Carlos Fuentes), avec la numérisation vient également ce que j'appellerai la « logorisation » : « *American Dream, American Gigolo, American Graffiti, American Psycho,*

American Melody. [...] *Le besoin qu'avait l'Amérique d'américaniser les choses, de se les approprier, était la preuve d'un étrange sentiment d'insécurité. C'était aussi, plus prosaïquement, la marque du capitalisme.* » Le choc se produit entre un Malik Solenka à la quête de son identité et la fascination d'un rêve américain tournant au cauchemar. Les poupées de fiction faites femmes qu'il avait créées en Angleterre deviennent en Amérique des femmes-poupées, mystérieusement assassinées. Souffrant d'insomnies et de pertes de mémoire, Malik craint d'avoir commis trois meurtres, lui qui porte un panama comme le principal suspect. Deux femmes tenteront de l'aider : Mila Milo, adoratrice de Cervelette (la poupée superstar de Malik), et Neela, la plus belle femme du monde.

Ainsi, malgré l'éloignement, la furie le suivra jusqu'au pays de l'Oncle Sam. Pis encore, elle semble se transmettre à son entourage. En effet, les Furies, les trois divinités grecques (Alecto, Mégère, Tisiphone) doivent exercer leur vengeance sur les criminels, ou « criminel potentiel » dans le cas de Malik. Le tout se terminera dans un vaudeville magistral où la scène inaugurale du couteau est reprise, mais cette fois, à l'endroit de Malik qui se réveille en voyant un couteau jaillir au-dessus de sa tête...

The Show Must Go On

Même si l'univers rushdien est très souvent associé au merveilleux, à la fiction, voire aux personnages de créateurs — Malik (*Furie*), Vina Ap-sara (*La terre sous...*), Moraes et Aurora Zogoiby (*Le dernier soupir...*) ou Gibreel Farishta (*Les Versets...*) —, la frontière fiction/réalité devient presque imperceptible dans le cas de *Furie*. Le narrateur n'en vient-il pas à constater que « *tel était le paradoxe de la vie humaine : son créateur était fictif, mais, la vie, elle, était une réalité* » ? Ce sera également le sort de Malik, qui, après avoir battu des cotes records de téléspectateurs à la BBC avec son émission mettant en scène uniquement des poupées, devra se contraindre à rendre son concept encore plus populaire avant de vendre son idée tellement il sera désabusé. D'ailleurs, Cervelette « *vantait [maintenant] des produits à la télévision, inaugurerait des supermarchés, faisait des discours en fin de banquets, animait des jeux télévisés.* [...] *Elle avait son propre talk-show, faisait des apparitions dans des comédies à succès* »... À son apogée, elle publie même cinq tomes de ses mémoires (!) en fracassant les records de pré-ventes sur Amazon !

Cette satire de la société contemporaine, Rushdie la rend à merveille en s'inspirant grandement des six valeurs littéraires à conserver pour le nouveau millénaire telles qu'Italo Calvino les a prononcées dans ses *Leçons américaines*, soit : la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la visibilité, la multiplicité et la constance. D'ailleurs, Malik en fait les six grandes valeurs d'un personnage nommé Kronos (tout comme le dieu Kronos mangera sa fille, Malik-Kronos « mangera » sa pe-

titte Cervelette !) dans son roman-web disponible sur PlanetGalileo.com.

Cette vision de la « planète de Galilée » s'impose inévitablement lorsqu'on constate que le roman-web, intitulé les « Rois Pantins », n'est en fait que la transposition des personnages du roman de Rushdie dans le roman de Malik ! Plus

à celui d'un Elvis Gratton à la conquête des « Stat-Unis » (« états désunis » comme le dit Rushdie). Malik, se laissant charmer par le « *Think Big* » de Neela, écrit son roman-web qui aura encore plus de succès que *Star Wars* !

Bref, après avoir fait de VTO, dans *La terre sous ses pieds*, le plus grand groupe rock de la



3 dans 4 de Numa, acrylique sur toile, 1999

PGM

qu'une mise en abyme, la structure même de *Furie* (divisé en dix-huit chapitres tout comme *La terre sous ses pieds*) figure des poupées gigognes. Ajoutons toutefois que la plus petite des poupées deviendra la plus grosse afin que le cycle recommence *ad vitam aeternam*. Chaque monde, qu'il s'agisse du monde de Cervelette comme celui des « Rois Pantins » ou même celui de Malik, se renverse afin que fiction et réalité ne fassent plus qu'un. Le monde télévisuel, le monde virtuel et le monde fictionnel s'unissent pour devenir cette réalité : « *L'Humanisation des Machines contre la Mécanisation des Humains.* »

Comme le fait remarquer le narrateur : « *Dehors, en Amérique, tout était trop volumineux, trop bruyant, trop étrange. La ville s'était changée en basse-cour d'un ridicule achevé.* » Derrière maints énoncés comme celui-ci, nous entendons l'écho d'un rire bien gras, un rire qui fait penser

planète — un groupe indien ! — (Eva Le Grand, « Tremblement de terre en rock'n'roll », *Spirale*, n° 175), Rushdie fait des « Rois Pantins » de Malik le plus grand succès culturel et médiatique de tous les temps. Quoi de plus normal que d'être un succédané d'Elvis quand « *tout le monde était américain, ou du moins américanisé [...]. L'Amérique était le terrain de jeu du monde, son règlement, son arbitre et sa balle. Même l'antiaméricanisme était de l'américanisme déguisé, car il reconnaissait que l'Amérique était le seul match à l'affiche et la question américaine la seule affaire en cours.* » Du haut de sa puissance, l'Amérique ne peut qu'avoir peur puisqu'elle a plus à perdre que quiconque. « *Cette peur de la furie du monde, elle la rebaptise jalousie.* ». Il fallait y penser... The show must go on.

STÉPHAN GIBEAULT